



PLUS JAMAIS TERRIENS

Une nouvelle de CAPTAIN FUTURE par Edmond HAMILTON
traduite par Sabine, avec la participation de Pascal

Quand les Futuremen ramenèrent à la vie John Carey de sa profonde hibernation, il voulut rentrer chez lui—mais où dans l'espace était-ce chez lui ?

CHAPITRE 1

Le Réveil

IMMOBILE et froid sous sa voûte d'os à l'abri de la lumière, le cerveau s'activa faiblement. Lentement, lentement, il commença à s'éveiller et se remémorer - des souvenirs hors du temps, fluant à travers lui telle une marée sombre et incohérente venant de nulle part et replongeant dans le néant.

Il était seul dans l'espace. Tout seul, flottant, tournoyant, dérivant. Il n'avait aucune destination et n'était pas pressé. Le Soleil et les planètes avaient disparu. Il n'y avait même pas d'étoiles.

Il ne se faisait pas de souci. Un mort ne s'arrête pas aux étoiles. Il avait oublié comment il était mort et il était heureux.

Après une longue période, il aperçut, très lointaine dans la nuit infinie, une minuscule lueur. Il la considéra sans curiosité ni crainte et réalisa alors que quelque courant inexorable s'était emparé de lui et le propulsait vers la lumière, le précipitant vers elle à une vitesse vertigineuse. Il savait qu'il ne voulait pas aller à elle - mais il n'y avait aucune issue.

Le petit point de lumière sauta et se déploya en un soleil, une nova, un éclat éblouissant. La terreur le submergea. Il se cramponna à ses ténèbres confortables qui fuyaient mais ne put résister et il lui parut qu'il pouvait percevoir le léger crissement

de son corps dans le vide tandis qu'il était aspiré dans l'éclat dévorant.

Il y avait un visage entre lui et la lumière, immense et impressionnant. Il cria mais aucun son ne sortit et alors il n'y eut plus rien, la lumière, le visage, lui-même, tous engloutis dans la nuit calme.

Des souvenirs - la solitude, la mémoire, la dérive hors du temps. Un son comme le bruissement d'un lointain ressac qui grondait de plus en plus fort et devint une voix parlant hors des cieux en disant, « Réveillez-vous, John Carey ! Réveillez-vous ! »

Et il cru répondre, « Mais je suis mort. »
Comment était-il mort ?

DES souvenirs, tâtonnants, incertains, arrivaient plus vite, plus clairs, habillés de couleurs vives. Le visage d'une jeune fille, des lèvres rouges de jeune fille disant « Ne pars pas. Ne pars pas si tu m'aimes. Tu ne reviendras jamais. »

Des hommes et un vaisseau - un petit vaisseau, fragile et minuscule, semblait-il, pour le long chemin qu'il allait faire et les grands rêves qu'il portait. Des hommes au visage dur et aux poignes de fer, plus braves que des anges et plus affamés qu'ils étaient braves, affamés de nouveaux mondes et de choses inconnues qui s'étendent au delà des montagnes de la Lune, au delà des canaux silencieux de Mars, au delà de la brillante et mortelle Ceinture.

Il se souvenait maintenant des hommes et du vaisseau, de comment ils avaient risqué leur vie pour la gloire et avaient

perdu. « Nous avons franchi les Astéroïdes », murmura-t-il dans le silence de son esprit. « Jupiter était devant nous, une grosse pomme d'or presque à portée de main. Je me souviens à quoi ressemblaient ses lunes, essaimant autour d'elle comme des abeilles. Je me souviens... »

Le météore – l'agonie déchirante du métal, le dernier regard de terreur dans le vaisseau avant que l'appel d'air ne l'emporte avec lui dans l'espace, à travers la coupole déchirée du poste de pilotage. La brève, amère certitude que ceci était la mort.

- Mort, dit-il encore. Je suis mort.

L'étrange voix répondit :

- Si vous voulez vous pouvez vivre à nouveau.

Il réfléchit à cela. Il y réfléchit un long moment dans le noir. Vivre à nouveau – la lumière et la chaleur, la faim, la douleur et l'espoir, le manque, la capacité de vouloir. Il y réfléchit mais n'était pas sûr et enfin il murmura :

- Comment ? Dites-moi *comment* ?

- Ouvrez les yeux et revenez, revenez à la lumière. Vous étiez ici auparavant, vous ne vous rappelez pas ? Ouvrez les yeux John Carey !

Il le fit ou pensa le faire mais il n'y avait rien d'autre que du brouillard, d'épais et sombres nuages. Loin, très loin il aperçut le petit miroitement de la lumière au dessus de lui et il essaya de tâtonner vers elle mais les brumes étaient très épaisses.

- Je ne peux pas, gémit-il, je suis perdu.

Perdu pour toujours, dans les ténèbres et le froid.

- Revenez ! cria fortement la voix. Revenez et vivez !

Il entendit le son d'une main frappant vivement la chair. Après un instant il la ressentit. La petite douleur aiguë, d'une manière ou d'une autre, réussit à franchir le gouffre colossal et lui fit prendre conscience qu'il avait un corps.

Son cerveau s'orientait de lui-même en un éclair. Les brumes se déchirèrent. Il s'éveilla.

Ce fut un plein réveil. La nova aveuglante se réduisit d'elle-même en un tube de néon, luisant sur un plafond bas de métal. La face qui avait surgi si énorme au dessus de lui devint le visage d'un homme. Un visage fin aux cheveux roux, extrêmement bronzé par la brûlure aisément reconnaissable de l'espace et serti de deux yeux gris et mesurés qui plongèrent dans son regard et qui le firent, d'une certaine façon, se sentir sauf et apaisé.

- Restez tranquille, dit l'homme roux. Reprenez votre souffle. Il n'y a pas d'urgence.

Il se tourna de côté et ses mains, très fortes mais au toucher délicat, s'affairèrent avec une fiole et une aiguille luisante.

Carey resta allongé. Pour l'instant il n'avait pas la force de faire autre chose. La pièce était petite. Elle était équipée comme un laboratoire, incroyablement compact, et la plupart des objets sur lesquels flottait son regard lui étaient inconnus.

L'un de ces objets était une petite boîte cubique d'un métal semi-translucide, posé sur une table. La face la plus proche de Carey était équipée de lentilles jumelles et d'un disc, de telle sorte qu'il arborait une troublante ressemblance avec un visage. Carey pensa vaguement que ce devait être une sorte de communicateur.

Soudain il dit :

- Je suis dans un vaisseau.

L'homme roux sourit.

- Comment le savez-vous ? Nous sommes en chute libre

- J'en suis sûr. Carey essaya de se redresser. Mais il n'y a aucun vaisseau au delà de la Ceinture ! Comment... Il commença alors à trembler. Ecoutez, j'ai été tué, en essayant de rejoindre Jupiter. Un météore nous a percuté et j'ai été éjecté, dehors dans l'espace sans combinaison. Je suis mort. Je suis un homme mort. Je...

- Du calme, dit l'homme roux. Tout va bien. Il plaça l'aiguille à un endroit du bras nu et déjà nettoyé de Carey. Ce dernier tressaillit. Il sanglota un peu puis son tremblement le quitta.

- J'étais mort, murmura-t-il encore.
- Non, dit l'étranger roux. Pas réellement mort. Ce que nous appelons la mort spatiale n'est pas la vraie mort mais un choc par le froid – un arrêt instantané de tout processus vital. Il n'y a pas assez de temps pour une détérioration ou un endommagement des cellules, aucune possibilité de décomposition. L'organisme s'arrête net. Il peut, par certains procédés, être redémarré.

Il regarda Carey pensivement et ajouta :
- De nombreuses vies sont rendues de cette façon, des vies qui auraient été considérées comme finies à votre époque.
- Ainsi vous m'avez trouvé, flottant dans l'espace, en hibernation? Vous – m'avez réanimé? dit Carey engourdi.
- Oui. La loi spatiale stipule que toutes les épaves de vaisseau détectées au radar doivent être fouillées. C'est ainsi que nous vous avons trouvé. L'étranger sourit. Bon retour à la vie, Carey. Mon nom est Curt Newton.

C'est alors que pénétra dans l'esprit étourdi de Carey la phrase employée de manière si anodine un instant auparavant.
- Vous avez dit, « A *mon* époque », répéta-t-il. Pendant combien de temps... Il s'arrêta. Il avait la bouche sèche. Il essaya encore, se forçant à sortir les mots qu'il ne souhaitait pas prononcer. *Pendant combien de temps ai-je dormi là-bas ?*

L'homme qui s'appelait Curt Newton hésita, puis demanda :
- En quelle année étiez-vous quand le désastre est arrivé, Carey ?
- C'était en 1991. C'était en juin 1991 que nous avons quitté la Terre.

Newton se saisit d'un calendrier, le lui tendit. Il ne parla pas mais il y avait de la pitié dans ses yeux.

Carey y lut la date, mais c'était d'emblée trop incroyable pour le croire.
- Oh non, dit-il. Pas tout ce temps, toutes ces générations. Non, ce n'est pas vrai.
- Si.
- Mais cela ne peut pas être...sa voix se brisa.

Les nombres sur le calendrier, la somme terrible des années se brouilla et s'obscurcit devant lui.

De nouveau il se mit à trembler et cette fois-ci c'était par crainte de la vie, et non de la mort.

- Pourquoi m'avez-vous ramené? murmura-t-il. Je n'ai pas ma place ici. Je suis toujours un homme mort.

BRUSQUEMENT, de derrière la cloison de la porte, parvinrent des bruits de pas. D'étranges pas, pesants et métalliques, comme si quelqu'un de terriblement lourd marchait dans des bottes de métal. Curt Newton tourna la tête vivement.

- Grag! appela-t-il. Arrête-toi. *Attends!*

Les pas hésitèrent et une voix derrière la porte fusa moqueuse :

- Je te l'avais dit. Qu'est-ce que tu veux, flanquer la frousse à ce pauvre bougre? La voix avait un ton particulier, légèrement sifflant.

Un grommèlement métallique lui répondit, un son absolument inhumain, qui semblait contenir des mots. Carey se leva. Il se cramponna au bord de la table d'opérations, luttant contre la sa faiblesse, les yeux fixés sur la cloison de la porte.

- Carey, dit Newton, les choses ont changé et la science a beaucoup progressé. Il y en a trois autres à bord de ce vaisseau hormis moi-même. Ils ne sont pas – hé bien, pas tout à fait humains, au sens où les hommes de votre temps l'entendaient. Même maintenant, à notre époque, ils sont uniques, créés par des techniques qui vont au-delà de la connaissance générale. Mais vous ne devez pas en avoir peur. Ils sont mes amis et seront les vôtres.

Un frisson parcourut Carey, s'immisçant jusque dans ses os. Il continua de fixer la porte. Qu'est-ce qui attendait derrière, quels monstres – *pas tout à fait humains, pas tout à fait humains*. Les mots tournaient dans son cerveau, filant au travers comme des araignées tissant des toiles glacées, se resserrant jusqu'à ne presque plus entendre la voix de Newton qui continuait.

- Robot...Faiblement la voix arrivait et Carey fixait la porte. Des gouttes de sueur coulaient lentement le long de son visage. Robot, d'intelligence humaine, créé par le génie scientifique...

Il y avait des bruits derrière la porte. Il y avait des présences non faites de chair. Carey avait sur sa la bouche sèche le goût de la peur.

- ...androïde, humain sous tous les angles mais également créé en laboratoire...

Carey commença à avancer vers la porte. Dans quelle terrible facette du futur avait-il été projeté ? Quelles engeances de cette époque inconcevable se tapissaient là, derrière ce panneau ? Il ne pourrait pas supporter de le savoir mais, quelque part, ne pas savoir était pire. Ne pas savoir, se demander, penser...

- ...le cerveau d'un grand scientifique, un être humain gardé en vie depuis de nombreuses années dans une boîte spéciale...

Robot, androïde, cerveau vivant. Un homme roux et une date sur un calendrier. Un vaisseau où il n'y a pas de vaisseaux, une vie où il n'y a pas de vie. Un rêve, Carey – c'est un rêve que tu fais, dérivant le long des marées infinies, des marées obscures et ténébreuses au delà de la Ceinture. Ouvre la porte, Carey. Quelle différence dans un rêve ?

Une silhouette humaine, souple et gracieuse, dont le visage avait la malheureuse beauté d'un faune aux yeux verts et moqueurs. Et à côté une forme, une gigantesque et imposante forme entièrement faite de métal luisant. Une forme qui se pencha vers lui, tendant ses épouvantables bras, le fixant de deux yeux ronds et brillants.

Une voix dure, sans ton, parla tout près de Carey, disant :

- Attrape-le, Curtis.

Carey chercha la provenance de l'étrange voix. La boîte cubique qu'il avait prise pour un communicateur s'était élevée de l'étagère, flottant sur de minces rayons. Et il vit que la surface avec les lentilles jumelles et le disque était effectivement un visage.

- Non, dit Carey, Ne me touchez pas. Qu'aucun de vous ne me touche.

Il retourna dans le petit laboratoire. La pièce s'était refermée sur lui. L'air obscurci faisait pression contre lui comme de l'eau. Il était conscient que ses mains étaient froides, que ses pieds étaient très lourds, foulant une surface qu'il ne pouvait plus sentir.

- J'ai essayé de lui atténuer le choc, disait Curt Newton quelque part à travers l'univers.

- Le pauvre, il a encore beaucoup de chocs en réserve, répondit sans inflexion la voix dure de la boîte cubique de métal.

Carey s'assit. Il s'enfouit le visage dans ses mains froides, et il réalisa, la vérité qu'il n'avait pas tout à fait crue auparavant mais de laquelle il n'y avait maintenant aucune issue.

Il avait franchi le gouffre du temps. Il avait laissé son propre passé dans la poussière des siècles derrière lui et faisait face à un futur qui dépassait ses connaissances. Il était frère de Lazare, projeté dans un monde autre.

CHAPITRE II

Retour de l'espace

Il les entendait parler. Il ne voulait pas les écouter. Il ne voulait pas lever la tête et les voir encore. Il ne voulait même pas être en vie. Mais il ne pouvait s'empêcher d'entendre.

La grosse voix de Grag, la voix tonitruante du robot :

- Je ne savais pas, quand je l'ai repêché de cette épave, qu'il flottait là depuis si longtemps !

La voix dure et inflexible de la boîte de métal, du cerveau qui avait autrefois été Simon Wright, un scientifique de la Terre :

- Un très long temps en effet, dit Simon Wright qui ajouta lentement, il est âgé, cet

homme – presque aussi vieux âgé que le voyage spatial.

Le léger sifflement de l'androïde, à la fois cruel et compatissant :

- Ce n'était pas une bonne chose de ramener celui-ci, Curt. Il est presque aussi seul au monde que nous.

Il y avait quelque chose dans l'attitude de ces trois étrangers non humains qui frappa soudain Carey. C'était une chose étrange, pour celui qui toute sa vie avait simplement été un homme nommé John Carey, d'aucune importance particulière pour quiconque hormis lui-même. C'était l'admiration. Et cette découverte en amena une autre avec elle – celle que John Carey était une créature aussi bizarre et irréelle pour ces êtres du futur qu'ils l'étaient pour lui.

Curt Newton s'adressa à l'androïde :

- Je crois que tu as tort, Otho. Je crois que tout homme doté d'assez de cran pour se ruer dans la Ceinture à bord de ces vieilles fusées en tôle préférerait vivre, même à une époque inconnue, plutôt que de dormir pour l'éternité.

Carey ne répondit rien à cela. Il ne connaissait pas la réponse.

- Cela nous pose un problème, Curtis, dit Simon Wright. Et à un moment où nous avons nous-même un grave ennui. Tu comprends cela.

- Oui. Curt Newton avança pour se placer devant Carey et l'appela par son nom. Carey leva le regard.

- Je veux que vous sachiez une chose, dit Newton. Vous n'êtes pas seul, ni sans amis. Vous resterez avec nous jusqu'à ce que vous soyez réadapté. Après tout – hé bien, nous avons une certaine influence et nous veillerons à ce que vous puissiez prendre un nouveau départ quelque soit la vie que vous choisirez.

A nouveau Carey ne répondit rien.

- Ecoutez, dit Newton. Vous étiez un pionnier. Pourquoi vous l'étiez ou ce que vous vouliez, je ne le sais pas. Mais quoi que cela ait pu être, vous avez essayé de repousser les frontières autant que vous le pouviez. Hé bien vous avez réussi, vous et

d'autres comme vous. Même dans l'échec, vous avez réussi.

Il y a des colonies sur les lunes les plus éloignées. Les hommes ont même commencé à atteindre les mondes d'autres étoiles. Vous avez aidé à rendre cela possible, Carey, et vous êtes en vie pour le voir. N'est-ce pas assez pour vous donner envie de vivre ? N'êtes-vous pas curieux de voir la civilisation que vous avez aidé à bâtir ?

Carey sourit faiblement :

- Psychothérapie, dit-il. Nous l'avions à mon époque et ce n'était pas plus subtil. Très bien, Newton. Je serai foutument intéressé quand j'aurai le temps d'y penser. En attendant je suis en vie – alors je n'ai pas vraiment le choix, n'est-ce pas ?

Il se leva. Délibérément il se força à regarder Grag, Otho et Simon Wright.

- Très bien, leur dit-il à tous et à aucun. Je m'y ferai avec le temps. Un homme peut s'habituer à tout s'il en a le temps.

- Tout à fait, dit la voix de Simon Wright. Nous avons tous appris cette réalité – même Curtis.

Carey essaya dans la période qui suivit. Mais c'était quelque chose de difficile à réaliser. Dans sa propre échelle du temps le gouffre immense entre hier et aujourd'hui n'avait été qu'un petit somme. Il se prit souvent à penser à la Terre telle qu'il la connaissait, aux hommes et aux femmes qui seraient là tels qu'il les avait laissés, aux chansons, aux rues et aux façades des immeubles, aux innombrables petits détails qui constituaient la somme d'une époque.

C'était dur de se dire à soi-même qu'ils n'y étaient plus. Mais l'un ou l'autre de ses compagnons de bord était toujours près de lui et ne laissait jamais les choses aller trop mal. Ainsi peu à peu, par une association constante, Grag, Otho et Simon Wright devinrent familiers à Carey et il ne ressentit plus ce sentiment sinistre quand il était près d'eux.

Simon restait énigmatique et distant, une intelligence fine et brillante bien au delà du pouvoir de compréhension de Carey, enveloppé dans ses propres pensées, ses

propres recherches. Le savoir était la soif de Simon et son existence, et il sembla à Carey que, bien que Simon ait été un humain de la Terre avant que son cerveau ne soit retiré de son corps agonisant et préservé par la magie d'une science future, il était devenu le moins humain de tous.

Grag et Otho étaient plus simples. L'androïde était à ce point quasi humain que seulement de temps à autre un tout petit quelque chose d'éthéré dans ses yeux verts rappelait à Carey qu'il n'était pas comme les autres hommes. Même alors il était impossible d'en ressentir la moindre horreur. Carey avait connu de nombreux hommes issus de mères mais rarement un qu'il aimait autant que l'ironique Otho à la langue bien pendue, dont les piques les plus pointues étaient tempérées par de la compassion.

Quant à Grag, une fois que Carey se fut habitué à cette masse clinquante de sept pieds de haut et à la force démesurée, il se prit d'une grande affection pour ce grand robot dont les seuls défauts étaient un excès d'enthousiasme et un certain manque de jugement. Il était, de plus, constamment vexant pour Carey de réaliser que cet imposant géant de métal avait tout autant d'intelligence que lui et une bonne dose de connaissances supplémentaires.

L'homme Curt Newton, que beaucoup appelaient Capitaine Futur, restait paradoxalement le plus difficile à cerner des quatre. Ce fut seulement morceau par morceau grâce aux autres que Carey rassembla l'histoire de Newton – son étrange naissance et son encore plus étrange éducation dans un laboratoire isolé caché sous la surface de la Lune, un orphelin sans autre compagnon que les trois qui étaient nommés Futuremen.

PAS étonnant, pensa Carey, qu'avec un tel passé Newton soit d'une approche réservée et prudente dans ses relations ordinaires avec les autres hommes. Lui, de même que ses compagnons – et comme Carey dans sa nouvelle incarnation – avaient été mis à part pour toujours du monde normal. Carey sentait que l'attitude naturelle et détendue de

l'homme roux avait été chèrement acquise, qu'en dessous était tapie une créature sombre et solitaire qu'il valait mieux ne pas réveiller.

Carey découvrit bientôt quelque chose de nouveau au sujet de Curt Newton. Il était en colère et ce n'était pas juste une fureur passagère. C'était une colère froide qui lui faisait traverser tout le gouffre spatial jeté entre Saturne, d'où il venait, et la Terre, où il se rendait. Et la cause en était un message qu'il avait reçu d'un homme, du nom d'Ezra Gurney, au sujet d'un autre dénommé Lowther.

Il y avait quelque chose concernant le monopole d'un certain type de fuel, qui allait placer Lowther à la tête de tout le commerce à destination et en provenance des lointaines colonies stellaires qui n'étaient pas encore très nombreuses mais qui allaient se développer. Il semblait que les vaisseaux s'approvisionnaient en grandes quantités de fuel sur Pluton en prévision de leur long voyage où le minerais radioactif était extrait et raffiné.

Et maintenant, par de sournoises manipulations et des dissimulations de stocks, Lowther avait pris le contrôle des raffineries et augmenté les prix de manière exorbitante. Des vaisseaux étaient bloqués sur Pluton, les hommes étaient en colère et Newton filait vers la Terre pour voir ce qu'il pouvait faire.

Cela semblait une assez sale affaire et Carey espérait que Newton déjouerait Lowther à temps. Mais cette discussion au sujet des colonies stellaires et de leurs vaisseaux le dépassaient. Son esprit était sans cesse ramené à Jupiter l'inatteignable et la quasi inaccessible. Tous les problèmes de vaisseaux ou des hommes qui les pilotaient étaient distants et irréels. De plus il était trop profondément muré dans ses propres peurs, dans sa solitude, et dans l'étrangeté d'être en vie.

Il commença de plus en plus à penser à la Terre. Il brûlait d'envie de la voir, de la sentir à nouveau sous ses pieds, de lever les yeux vers le ciel bleu et le Soleil familier. Il avait fait un long chemin depuis la Terre

quand il s'était endormi – une éternité, lui semblait-il, enfermé dans un cercueil de fer parti pour Jupiter.

Il se rappelait maintenant comment ils avaient parlé de la Terre, recroquevillés entre les murs étroits qui les dissimulaient à la noire négation de l'espace. Les voix résonnaient toujours à ses oreilles, les visages étaient aussi nets que s'il avait tourné la tête un instant.

Craddock et Szandor, Miles et Delaporte, Gaines, Coletti, Fenner – le roux, le brun et le blond – les différentes tournures de phrase et les expressions, la gentillesse et la cruauté, le courage et la peur – la sagesse et la folie, fondus ensemble dans les différents êtres humains. Et ils avaient parlé de la Terre.

Ils avaient planifié ce qu'ils auraient fait en rentrant avec la fortune d'un nouveau monde entre les mains. Ils avaient parlé des femmes qui les attendaient, des parades et des discours, la célébrité qui aurait été la leur dans le monde entier.

Ils avaient parlé et tout le temps les ténèbres, juste derrière la coque, avaient écouté d'un silence moqueur ; et John Carey était le seul qui reviendrait jamais.

Tandis que le vaisseau s'approchait de l'orbite terrestre, l'impatience de Carey grandit jusqu'à en devenir une fièvre. Il parlait de chez lui comme ces autres hommes en avaient parlé et Curt Newton écoutait avec une sorte de pitié au fond des yeux.

- N'en attendez pas trop, dit-il. Elle a changé – mais c'est toujours la Terre, pas le Paradis.

La propulsion avant fut coupée et le vaisseau vibra sur ses rétrofusées – pas la trépidation hésitante et angoissante des vaisseaux que Carey avait connus mais une décélération contrôlée. Le monde vert dont il avait le souvenir luisait par le hublot avant et Carey le regardait, assis immobile et absorbé, pressé de voir les vagues continents prendre forme, d'observer l'étendue bleue des océans, de voir les montagnes s'élever et devenir réelles.

Soudain il eut peur. Il enfouit son visage dans les mains et dit :

- Je ne peux pas. Je ne peux pas marcher comme un fantôme dans des rues que je n'ai jamais vues, chercher des gens morts depuis des générations.

- Ce ne sera pas facile, dit Curt Newton. Mais vous devez le faire. Tant que ce ne sera pas fait vous vivrez et penserez dans le passé. Il regarda Carey avec un demi sourire. Après tout, vous êtes déjà venu une fois dans ce monde en étranger.

- Qu'est-ce qu'ils vont me dire ? murmura Carey. Comment les gens parlent-ils à un homme mort ?

- Aussi brutalement qu'à n'importe qui d'autre. Et comment le sauront-ils à moins que vous ne leur disiez ? Allons, Carey, du cran. Oubliez le passé. Commencez à penser au futur.

- Le futur ! dit Carey et le mot lui semblait étrangement creux. Donnez-moi du temps. Je n'ai pas encore rattrapé le présent.

Il fut silencieux après cela. Newton demanda et obtint la permission d'atterrir. Le vaisseau rétablit la manœuvre et descendit en spirale.

Rien n'était clair pour Carey. Des vues confuses roulaient et tournoyaient en dessous de lui, une immense ville monstrueuse, le patchwork multicolore d'un aéroport, étrange et inconnu, et pourtant d'une troublante familiarité, comme une langue apprise durant l'enfance et longtemps oubliée. Son cœur battait très fort. Il avait du mal à respirer.

Le vaisseau toucha le sol. John Carey était revenu de l'espace.

Il resta comme il était, assis sans bouger, les doigts profondément enfoncés dans le bras rembourré du fauteuil. La voix de Curt Newton était faible et lointaine.

- Simon et moi allons au Centre gouvernemental. Grag restera avec le vaisseau. Mais Otho peut aller avec vous si vous le désirez.

- Non, dit Carey. Non merci - je...

Il voulut dire plus mais ne put formuler les mots. Il se leva et passa à côté des autres, ne

les percevant que comme des ombres. Le sas était ouvert. Il sortit.

L'ECLAT d'un soleil d'été s'abattit sur lui. Il regarda les nuages blancs qui s'entassaient lentement dans le ciel et songea dans un coin reculé de sa mémoire, *Plus tard il y aura une tempête*. Il se mit à marcher sur le tarmac de béton, balaféré par les nombreuses traînées de flammes.

C'était le même spatioport. Il devait l'être puisque la ville était devant lui et la mer derrière. Ici, d'un petit champ qui paraissait si large et si vaste, le *Victrix* avait pris son essor pour Jupiter. Ici une jeune fille lui avait dit adieu et l'avait embrassé avec l'amertume des larmes.

Mais ce n'était pas le même. Le petit champ avait été englouti et avait disparu, noyé dans les immenses rangées de quais. Là où était érigé le bâtiment administratif un grand pylône blanc s'élevait jusque dans les nuages. L'air était rempli des rugissements tonitrueux des vaisseaux, des atterrissages, des décollages, des propulsions flamboyantes, des coques profilées luisant au soleil.

D'immenses grues cliquetaient et grondaient. Des files de camions allaient et venaient en ronflant entre les quais de fret et les entrepôts, et de plus loin se faisaient entendre les voix d'enclume des fonderies. Les soudeuses atomiques étincelaient comme des petits soleils et les énormes véhicules de ravitaillement rouges roulaient lourdement parmi les vaisseaux avec leur chargement de fuel.

Carey marchait lentement. Il écoutait la musique, la chanson titanesque des vaisseaux et des hommes qui les servaient. Une bonne musique pour celui qui avait aidé à l'écrire en premier il y a longtemps. Il écoutait et était fier – pas seulement pour lui-même mais pour Gaines et Coletti, Fenner, Miles et Szandor, les hommes de son équipage et de tous les équipages qui avaient baptisé ce spatioport dans le sang et dans les flammes.

Et soudain la chanson fut noyée dans un bavardage de voix de femmes. Des gens

surgirent autour de lui, le prirent et l'entraînèrent vers un grand vaisseau de métal argenté aux lignes pures, avec un nom et un pavillon inconnu sur la proue – *Impératrice de Mars*. De jeunes hommes soignés dans des uniformes chics se tenaient sur la passerelle. Leurs talons claquaient sur le métal incurvé avec un son aussi cassant que les voix.

- Une si *épouvantable* croisière la dernière fois ! Je me suis tout simplement ennuyée à mourir...

- Hé bien, Mars n'est plus ce qu'elle était, si envahie de touristes. Je suis allée en dernier sur Ganymède pour une escale et vous n'avez *pas* idée...

Une jeune fille, riant nerveusement :

- C'est mon premier voyage et je suis impatiente à en mourir. Janet a dit qu'ils avaient un orchestre absolument divin sur ce vaisseau !

Sous le bavardage perçant et incessant se distinguaient les voix plus graves et intermittentes des hommes. Des hommes riches, bouffis du suif de la vie facile, des hommes avec de gros ventres transpirants fourrés dans la soie, comparant la nourriture et le service entre *l'Impératrice*, *l'Etoile du matin* qui assurait le luxueux trajet pour Vénus et le *Jupiter Royal*. Et par-ci par-là parmi eux un jeune homme anxieux avec une femme aux lèvres rouges à son bras, subalternes dépouillés jusqu'à leur dernier sou pour le privilège de se frotter à l'élite le temps d'un voyage dans l'espace.

Carey fut pris d'un malaise. Il se sentait étouffé par les parfums et la sophistication suffisante. Il regarda les jeunes officiers soignés et les haït.

Par dessus les bavardages et les cris, un haut-parleur lança avec une ferme politesse :

- Dernier avertissement pour les passagers de *l'Impératrice de Mars* ! Les passerelles ferment dans six minutes. Dernier avertissement...

Carey resta là, une silhouette silencieuse et invisible dans la foule, pensant à d'autres vaisseaux et à d'autres hommes qui avaient quitté la Terre il y a longtemps, et le malaise en lui s'accrut. Pris dans la bousculade de la

douce et confortable chair il entendit des gongs résonner et un déferlement de voix, puis le rugissement sifflant qui devint un grondement de tonnerre tandis que la structure étincelante de métal luisant s'élevait vers le ciel. Alors il fut emporté dans les remous de la foule laissant le quai vide.

- Elle a réellement gagné de belles vacances...

- ...et ces croisières spatiales sont tellement plus amusantes que les voyages spatiaux ordinaires. Ils ont des hôtes, des jeux et toujours quelque chose à *faire* !

Carey trébucha enfin hors du flot et atterrit dans un petit coin tranquille autour d'un grand pilier qui se dressait en bordure du spatioport.

Il y avait des lettres d'or dessus, juste un peu ternies par les projections des nombreux vaisseaux. Carey repéra un nom qu'il connaissait.

Il regarda de plus près. C'était un grand pilier et il devait regarder haut pour voir la légende qui indiquait, AUX PIONNIERS DE L'ESPACE.

Alors il vit. Sous la légende il y avait des noms et des dates. En premier les noms des grands pionniers.

Gorham Johnson - Mark Carew - Jan Wenzl -

Wenzl...Un jour un petit garçon avait regardé avec des yeux admiratifs un homme grisonnant, à un bras, marchant d'un pas lourd vers une fusée ridicule.

Un peu plus bas, pas beaucoup. *Lane Fenner - Etienne Delaporte - William Gaines* – oui, tout l'équipage du *Victrix* incluant John Carey, tous avec les étoiles d'or à leur côté qui indiquaient *Perdus dans l'Espace*.

Des noms – des noms et des hommes, ses amis, ses compagnons de bord, ses rivaux. Jim Hardee, le gamin qui s'était assis avec lui pour boire un verre la nuit précédant son départ pour Jupiter. Pendant qu'il reposait mort dans l'espace le jeune Hardee était parti, réalisant les grandes choses qu'il avait rêvées. Et maintenant, comme les

autres, il n'était plus qu'un nom en lettres d'or ternies sur un monument oublié.

La voix du haut-parleur pria, monotone :
- Les passagers du *Pallas*, voulez-vous *s'il vous plaît* vous signaler immédiatement au Quai Quarante-quatre ? Les passagers du *Pallas*...

Le vieux Wenzl, Jim Hardee, le jeune Szandor et Red Miles – oui, et lui-même, affrontant le vide noir et la mort froide pour repousser les frontières...

- Attention s'il vous plaît, dit la voix mécanique. Le vaisseau de ligne *Etoile de Vénus* atterrira Quai quatorze à exactement six heures dix. Les personnes désirant accueillir les passagers...

Carey s'assit sur les marches du monument. Otho le trouva là, regardant les foules animées allant de tous côtés, écoutant les voix et les rires, les rapides et fiers fracas des vaisseaux.

Otho lui toucha l'épaule et après un instant Carey lui demanda d'une voix blanche :

- On est morts pour ça ?

CHAPITRE III

Les hommes de la Terre

PENDANT la plus grande partie des deux jours Curt Newton s'employa à porter son combat contre Lowther d'un bureau gouvernemental à un autre. Et pendant ce temps, avec Otho décidément collé à lui pour lui éviter tout ennui, Carey erra dans la cité.

Elle était très grande. Elle l'avait toujours été – la plus grande cité terrestre. A présent elle n'était plus seulement grande mais monstrueuse, boursoufflée, démesurée, gagnant du terrain et gorgée d'humanité et de richesses. Pourtant elle semblait moins bondée que dans le souvenir de Carey.

Les immeubles étaient plus haut désormais, hauts à faire peur, et il y avait

des trottoirs couverts de chrome et de glassite enjambant des canyons vertigineux, de telle sorte qu'un homme pouvait traverser la ville et ne jamais toucher le sol. Le trafic courait sur plusieurs niveaux en dessous. Les rues étaient tranquilles et propres, mais il manquait à Carey les taxis bagarreurs, le flot et le bruit de la foule.

Il regardait les gens qui le croisaient. Le rythme s'était ralenti par rapport à son époque. Les hommes et les femmes flânaient là où avant ils auraient presque couru. Leur visage était légèrement différent également, plus relâché et satisfait. Il ne pensait pas qu'ils puissent être plus heureux ou plus sages, certainement pas plus gentils.

Des hommes et des femmes, bien nourris, bien habillés, gagnant de l'argent et le dépensant. Des palais du divertissement offrant des distractions élaborées pour convenir à tous les goûts. Des agences de voyages exposant leurs *posters vivants* en trois dimensions, pressant les gens non plus de visiter la Pittoresque Bretagne ou les Caraïbes Romantiques mais les tentant à la place avec les anciennes cités martiennes et les dômes du plaisir de la tropicale Vénus.

Des vitrines, remplies de merveilles. De fines soies d'araignée de Vénus, des colliers de rubis martiens comme des gouttes de sang pour briller sur la peau blanche, des carafes de curieux vins en provenance des lunes de Jupiter, de splendides fourrures de bêtes chassant sur les mers polaires gelées de Neptune.

Nous avons ouvert la voix, songea Carey. *On est morts et ils sont devenus gras.*

De la pierre, de l'acier, du plastique et des métaux rares pour rendre splendides les tours géantes. Des couleurs douces et de douces notes de musique depuis les terrasses loin au dessus, où le vent marin tempérant la chaleur et faisait bruire les feuilles d'arbustes extra-terrestres.

Des terrasses où les gens s'asseyaient et mangeaient des mets délicats rapportés de l'espace par des flottilles de vaisseaux spéciaux, regardant langoureusement les musiciens et les danseuses qui étaient tout aussi extra-terrestres que les plantes

exotiques. Partout se répandait la mollesse, le luxe moelleux drapé de soie, l'aise certaine d'hommes qui n'avaient jamais eu à se battre.

- Autant tout voir, dit Otho. Ainsi Carey visita les lieux de divertissement, les parcs et les jardins d'agrément ; il s'assit sur les terrasses parfumées, une ombre morne et sombre parmi les foules de papillons. Et souvent les femmes se retournaient et le regardaient comme si, peut-être, elles discernaient sur son visage une chose qui était perdue chez les hommes qu'elles connaissaient.

Tout point de repère avait disparu, chaque endroit qu'il connaissait avait changé. Il n'y avait pas une seule rue dont il se souvenait. Et les noms aussi étaient partis et les visages, partis et complètement oubliés.

Brusquement Carey lança un regard aux flèches vertigineuses qui s'appuyaient sur le ciel et dit :

- Je déteste cet endroit. Je retourne au vaisseau.

Otho sourit légèrement ironique et ils retournèrent au spatioport.

Curt Newton revint presque en même temps qu'eux. Simon était avec lui ainsi qu'un homme grisonnant au visage tanné et qui portait l'uniforme ; il fut présenté à Carey sous le nom d'Ezra Gurney.

Otho scruta la visage de Newton.

- J'allais te demander comment ça s'est passé, dit-il, mais je vois –ça n'a pas été du tout.

Newton secoua la tête.

- Non. Il se jeta dans un fauteuil et se retira dans un silence pensif. Carey vit sa colère dure et dangereuse.

- Que s'est-il passé ? demanda Grag. Tu n'es pas en train de dire que Lowther va s'en tirer comme ça ?

- Il semble qu'ils n'aient aucun moyen de l'arrêter, dit Ezra Gurney. Il y avait en lui un air très intègre et usé par l'espace qui plaisait à Carey. Lui aussi était en colère.

- Le problème, expliqua-t-il, est que Curt n'a aucune preuve contre Lowther. Il y a une demi-douzaine de raffineries sur Pluton et

elles ont toutes augmenté le prix de leur fuel en même temps. Officiellement Lowther n'en possède qu'une en totalité.

Il dit, et tous disent, que les coûts d'extraction et de raffinage ont tellement augmenté qu'ils ont dû demander plus pour le fuel, ce qui est assez légal. C'est d'accord. Maintenant *nous* savons que Lowther s'est servi de compagnies factices, a jonglé avec les stocks et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il contrôle vraiment les cinq autres compagnies. Mais nous ne pouvons pas le prouver.

Curt est allé voir tout le monde au Centre gouvernemental. Ils ont tous dit la même chose. Une telle accusation nécessiterait des auditions, des comités, des enquêtes, toutes ces sottises – des semaines, des mois, peut-être des années parce que Lowther est assez malin et assez riche pour gagner du temps indéfiniment, et les chances de l'épingler sont rudement minces.

- Et pendant ce temps, dit Curt Newton lentement, les pilotes sont forcés soit de vendre à Lowther pour du fuel soit de rester ici dans le Système pendant que leurs femmes, leurs familles et les communautés qu'ils ont si durement bâties sont privées des provisions dont elles ont besoin.

- Ils céderont, bien sûr, parce qu'ils ont besoin de rentrer – et Lowther obtiendra la main-mise sur tout le commerce entre le Système et les colonies. En vingt ans il sera assez riche pour acheter et vendre le Soleil.

Grag tendit ses deux grandes mains de métal et les regarda, pliant les doigts avec un petit craquement menaçant dans les articulations.

- Je vote, dit-il, pour que nous fassions à Lowther une petite visite.

- Quelle forme d'exécution préfères-tu ? lui demanda Otho. Etre fondu sous forme de ferraille ou reconverti en une jolie chaudière ? Il y a une loi contre le crime, même pour les robots à la tête de seau.

- Qui a dit quoi que ce soit à propos de tuer ? tonitrua Grag. Il pourrait avoir un accident, n'est-ce pas ?

- Et de préférence un mauvais, grommela Ezra. Mais je suis désolé, cette approche ne convient pas.

- Non, dit Curt lentement, mais je crois que Grag a eu là-dessus une bonne idée. Je pense que nous devrions aller parler à Mr Lowther. Il se leva d'un bond. Venez, Carey, cela vous intéressera comme une analyse sur le meilleur des mondes que vous avez aidé à bâtir !

- Je crois que j'en ai assez vu, dit Carey. Je ne désire pas en voir plus.

MAIS il les accompagna. Seul Simon Wright resta dans le vaisseau. Ils prirent une voiture depuis l'aéroport. Excepté qu'elle avait des roues et des sièges, elle offrait peu de ressemblance avec les voitures que Carey avait connues. Des unités de propulsion l'envoyaient filer en douceur sur les autoroutes souterraines.

C'est alors qu'ils sortirent sur les grands boulevards surélevés qui traversaient la banlieue et la campagne; le long crépuscule d'été commençait à tomber. Carey se retourna et regarda en arrière. Se détachant sur le bleu profond, l'énorme masse de la cité rayonnait de lumières multicolores. Même à cette distance elle avait un air extra-terrestre à ses yeux.

Les quartiers soignés des banlieues défilaient. Au delà, la campagne prétendait être ce qu'elle avait toujours été. Mais les yeux plus primitifs de Carey décelaient le subterfuge. D'habiles mains avaient disposé les arbres, changé les cours des ruisseaux et taillé les haies sauvages en de plaisantes perspectives.

La voiture quitta l'autoroute et poursuivit le long d'une voie privée. Bientôt, sur un versant en face, Carey aperçut une gracieuse structure de verre et de métal réalisée de main de maître pour s'intégrer tel un immense bijou synthétique dans son écrin de jardins à terrasses.

Les murs translucides luisaient doucement et des accords de musique dériavaient dans l'air du soir. Les jardins étaient remplis de lumières féeriques. Tandis

qu'ils approchaient Carey distingua le flottement des jupes des femmes parmi les fleurs, entendit les éclats de rire.

- On dirait une fête, dit Otho. Et une belle.

- On va lui en faire une, grommela Grag qui craqua ses articulations de métal.

Ils arrivèrent aux portes, qui étaient faites avec goût mais aussi extrêmement fonctionnelles. Curt Newton sortit. Il se plaça devant la petite caméra qui était logée sur un côté et pressa le bouton du communicateur. Un moment plus tard Carey le vit retourner à la voiture.

- Mr Lowther est occupé et ne peut voir personne, cita-t-il et il ajouta, nous particulièrement. Il examina les portes. Un système de fermeture électronique commandé à distance ou avec une clé-laser –rien qui nous aide Grag, voudrais-tu voir ce que tu peux faire ?

Les yeux photo-électriques de Grag brillèrent tandis qu'il se hissait hors de la voiture et marchait d'un pas lourd vers les portes. Pendant une minute son énorme masse demeura immobile, légèrement penchée en avant avec les mains sur les barres pour tester la résistance. Puis il bougea. Il y eut un gémissement puis un claquement sec et enfin un crissement métallique et les portes s'ouvrirent.

La voiture poursuivit sa route dans le parc.

- Il y avait une alarme sur la porte, naturellement, dit Newton. Ils vont nous attendre et je ne veux pas d'histoire. Nous ferions mieux de descendre ici et de passer par les jardins.

L'air était rempli du parfum des fleurs. Il faisait chaud et sur les terrasses les épaules blanches des dames reflétaient les rayons de la lune. La musique coulait douce et mélodieuse, et les rires fusaient sous les lumières colorées. Curt Newton marcha à travers les jardins et à sa suite venaient Grag, Otho et John Carey qui se déplaçaient dans un rêve irréel.

Un à un les couples qui dansaient les remarquèrent et les rires se turent. Les jupes tourbillonnantes devinrent immobiles et les

visages les regardèrent, non pas avec de la peur mais avec une stupeur, comme des enfants pourraient regarder de sombres étrangers envahir leur nurserie. La musique continuait, douce et raffinée.

Le long des chemins, entre les jasmins tombants et les grandes fleurs pâles de Vénus; par les terrasses, à travers un mur coulissant grand ouvert sur la nuit, et dans une pièce pastelle pourvue au sol d'une large étendue semblable à un miroir qui était entourée de colonnes gracieuses –ici aussi les danseurs s'écartèrent des intrus.

C'est alors que depuis l'une des arcades s'avança un groupe avec à leur tête un homme grand, pas plus âgé que Curt Newton. Il portait une robe-tunique de soie noire et ses cheveux aussi étaient noirs mais son visage affichait une pâleur malade. Carey songea que ce devait être le genre de peau qu'une femme pouvait avoir, de texture lisse sur de belles pommettes et sertie de grands yeux sombres. Seulement il n'y avait rien de féminin au sujet du visage de Lowther, si par féminin vous entendez fragile ou compatissant ou possédant quelque douceur de cœur.

Les hommes avec lui étaient du genre que Carey connaissait et détestait. Ils étaient le genre de ceux qui sont toujours quelque part autour d'un homme comme Lowther.

Les deux groupes s'arrêtèrent et se dévisagèrent.

- Si vous êtes venus dire quelque chose, dites-le et partez, dit Lowther.

Newton posa une main sur l'épaule de Carey et pointa l'autre vers Lowther.

- Le voici, Carey – l'homme le plus important du Système Solaire. Oh, le Système l'ignore encore mais il l'est. Et il est modeste aussi. Il possède toutes les raffineries sur Pluton mais vous ne le devineriez jamais en consultant les registres.

Il avait un peu élevé la voix pour pouvoir être entendu clairement par dessus la musique. Une foule considérable s'était rassemblée, attirée depuis les jardins, et ils étaient nombreux à écouter.

Lowther s'approcha de Newton. Il commença à parler mais Newton continua doucereusement, poliment, couvrant sa voix.

- Mon ami a été éloigné de la Terre pendant un long moment, M. Lowther. Je voulais qu'il vous rencontre, pour qu'il puisse voir quel genre d'homme nous engendrons maintenant, l'homme qui réussit. J'ai pensé que cela pourrait lui offrir une leçon pendant qu'il est encore assez jeune pour en profiter.

- Voyez-vous où vous avez commis une erreur, Carey ? Vous êtes parti en pionnier et n'en avez tiré que des épreuves, du danger et une mort subite. Vous auriez dû rester chez vous comme M. Lowther ici présent, vous servant de votre intelligence et laissant aux autres le sale boulot de la découverte des nouveaux mondes. Regardez ce que vous auriez eu – une magnifique maison, une foule d'amis, des affaires stables sans concurrence?

- Plus tard, avec patience et bon sens, vous auriez possédé les compagnies de navigation auxquelles, au début, vous ne vendiez que du fuel. Cela ne vous rend-il pas honteux, Carey, de voir comment vous avez perdu votre jeunesse – tout comme les pilotes coincés là-bas sur Pluton sont en train de perdre la leur ?

Le visage de Lowther était encore plus blanc qu'auparavant à l'exception de deux veines rouges sombres le long des pommettes.

- Ecoutez, dit-il, si vous vous inquiétez autant pour les pilotes vous feriez mieux de leur dire de faire attention ou ils auront de réels problèmes.

- Ils menacent de recourir à la violence aussi je pars demain matin pour Pluton afin de voir si mes biens sont protégés. Je ne sais pas exactement ce que vous essayez de faire, Newton, mais même vous ne pouvez outrepasser la loi – ni aucun de vos amis.

Le visage de Newton était tendu et fermé mais sa voix était douce.

- Il y a lois et lois, dit-il. Certaines d'entre elles sont si élémentaires qu'elles n'ont même pas été mises par écrit. Peut-être qu'un jour prochain nous aurons un plus long entretien au sujet des lois.

Il se retourna brusquement et quitta la longue pièce au sol en miroir ; les autres lui emboîtèrent le pas. Lowther les suivit à distance, les suivant du regard tandis qu'ils quittaient le parc.

Dans la voiture qui filait vers la cité, Grag dit à regret :

- Pourquoi ne m'avez-vous pas laissé lui tordre le cou ?

- Il pourrait encore se le voir tordre sur Pluton, répondit Curt. Quand les pilotes apprendront que je n'ai rien pu faire pour eux, ils essaieront de faire quelque chose par eux-même.

Il se tourna soudain vers Carey. Il avait une lueur téméraire dans le regard.

- Carey, dit-il, voulez-vous venir avec nous sur Pluton et voir une bataille?

Carey haussa lourdement les épaules.

- Pluton, Antarès – quelle différence ça fait, où je suis ? Oui je viens. J'irais dans n'importe quel endroit qui ne soit pas la Terre.

Il était écœuré de la Terre, de l'opulence et de faces avides des hommes. Les anciens horizons étaient partis et même Pluton, belle-fille éloignée du Soleil, était le siège d'un monopole et de toutes les mauvaises choses qui tourmentent l'humanité depuis le commencement. Mais cela le changerait de la Terre.

Otho s'adressa à Curt :

- Tu ne vas pas réellement les inciter à la bagarre ? Il ne disait pas cela avec réprobation mais avec espoir.

- Non, répondit Curt fermement. Ils se feraient seulement tuer sans rien accomplir. Lowther avait raison. Pour le moment la loi est entièrement de son côté.

Il garda le silence puis ajouta :

- Non, j'avais à l'esprit un autre genre de combat.

Il ne dit plus rien jusqu'à ce qu'ils aient atteint le spatioport. Alors il adressa un sourire à Carey, un sourire sans beaucoup d'humour :

- Je sais ce dont vous avez besoin, dit-il. Grag, retourne au vaisseau et tiens compagnie à Simon. Otho et moi allons aider Carey à noyer son chagrin.

Grag s'en alla. Newton et Otho emmenèrent Carey assez loin à la périphérie du port. Il y avait un nombre infini de troquets en bordure, les uns à la mode, d'autres fournissant les repas aux manœuvres ordinaires. Ils entrèrent dans l'un des derniers. Il y avait un bar, des box avec des tables, et Carey pensa, déprimé, que ceci au moins n'avait pas changé.

Ils s'assirent. A travers la fenêtre qui donnait sur l'éclat et le tonnerre du port, Carey regardait les rangées de docks et les longs hangars qui portaient les noms de telle ou telle compagnie. L'un d'entre eux affichait COMPAGNIE MINIERE LOWTHER et il y avait un vaisseau aux lignes pures à son dock avec un transporteur inépuisable faisant monter sur la passerelle les caisses de fournitures.

- Le vaisseau de Lowther, s'apprêtant à l'emmener demain vers Pluton, dit Newton rudement.

Otho leva son verre dans sa direction.

- A sa déconfiture, dit-il.

Newton regardait le lointain vaisseau, maussade. Carey sentit l'alcool inconnu exploser en lui comme du feu liquide. Otho fit signe et bientôt il y eut un autre verre dans la main de Carey.

Il n'était pas d'humeur à refuser. Il était resté très longtemps dans l'espace, son réveil avait été dur, son retour amer. Le futur était une présence froide et sans forme, tapie derrière un rideau sombre.

Carey but.

Il y eut un intervalle dans lequel il sut qu'il parla mais n'était pas sûr de ce qu'il disait. Puis il se retrouva dans l'air froid de la nuit et le bras d'Otho l'aidait à entrer dans le vaisseau.

Même dans son brouillard, Carey reconnut la voix sans ton de Simon Wright.

- Où est Curtis ? demanda-t-il.

- Il arrive, dit Otho d'un air décontracté. Par ici, Carey – vous avez besoin de vous reposer.

Plus tard – de combien il ne pouvait le deviner - Carey s'éveilla à moitié au bruit des voix. Celle de Simon, sans inflexion, et celle de Curt.

- ...et tu ne me diras pas ce que tu as été faire ? disait Simon.

- Il n'y a rien à dire, Simon. Nous ne sommes allés nulle part avec Lowther alors nous sommes revenus. Maintenant nous devons partir pour Pluton et voir si nous pouvons le stopper là-bas.

- Curtis, je te connais et je sais que tu as fais quelque chose. Hé bien, nous verrons. Mais il y a une chose dont je suis sûr, c'est qu'un jour ta colère surpassera ta sagesse et te conduira au désastre.

Carey retomba dans le sommeil. Il ne se réveilla même pas au choc du décollage. Quand il émergea, le vaisseau était en route pour Pluton.

CHAPITRE IV

Plus jamais Terriens

Ils firent une large courbe pour échapper à l'attraction de Neptune et se dirigèrent vers la petite tache pâle qu'était Pluton. Le point de départ du Système Solaire, sans rien au delà sinon l'espace interstellaire, poursuivant sa noire et froide orbite autour d'un Soleil si distant qu'il ne semblait pas plus gros que les autres étoiles.

Même ici, si des richesses étaient cachées, l'homme les trouverait. Carey imagina qu'indubitablement quelques âmes rusées auraient construit des concessions pour exploiter du charbon en Enfer.

Il avait observé tout le chemin depuis la Terre mais seulement avec une once de l'excitation qu'il avait connue autrefois. Il était intéressé naturellement, parce que c'était sa première excursion au delà de l'orbite de Jupiter. Mais le frisson était parti. Maintenant les gens parlaient d'aller sur Saturne ou Uranus comme ils parlaient jadis d'aller en Californie. D'une manière ou d'une autre cela donnait à Carey l'impression d'avoir été lésé. A son époque

aller sur Mars était une grande chose remplie de dangers.

D'une petite tache indistincte réfléchissant une lumière presque trop faible pour être distinguée, Pluton grossit en un monde reconnaissable – un monde sombre avec de noires montagnes sauvages s'élevant en flèches parmi les étoiles, et d'inquiétantes mers de glace. Il y avait dans son aspect quelque chose de si cruel et fantomatique que Carey ne put réprimer un frisson.

Cela ressemblait davantage à un envahisseur de l'espace qu'à un membre du Système familial, d'autant plus que tant en grosseur, en masse et en composition il portait une affreuse ressemblance avec la Terre, comme si des démons extraterrestres l'avaient conçu telle une farce.

Ils étaient un peu en avant de Lowther. Ils n'avaient pas eu beaucoup d'avance sur lui mais leur vaisseau était plus rapide.

- Nous aurons un peu de temps, dit Curt. Même quelques heures peuvent suffire pour parler sérieusement à Burke et aux autres.

Burke, comprit Carey, était le capitaine de l'un des deux vaisseaux menant la bataille du fuel, et plus ou moins le chef des deux équipages.

- Ils comptaient sur l'aide du Gouvernement, dit Otho. Quand ils apprendront ce qui s'est passé ils vont être durs à tenir.

- Nous *devons* les tenir, dit Curt fermement. Ils vont gâcher leur seule chance s'ils commencent à se battre.

Simon ne disait rien mais ses yeux comme des lentilles suivaient Curt attentivement. Les propulsions avant commencèrent à gronder et la *Comète*, continuant sa courbe, entama son long arc de décélération.

Tandis qu'ils approchaient, Carey vit que les plaines gelées étaient criblées de cratères, et que certains pics rocheux avaient été fracassés par de furieux météores. La désolation lunaire du monde était hideuse. Carey songea à ce que ce devait être que de vivre et de travailler ici.

- Les hommes des raffineries sont relevés à intervalles réguliers, lui dit Curt. Et dans le

coin de l'autre côté il y a deux petites cités-dôme.

Carey hocha la tête.

- Malgré cela Pluton semble être un endroit dur pour eux.

- En effet, dit Curt. Vous verrez.

Le communicateur résonna. Ils arrivaient dans le chenal de radioguidage et à présent quelqu'un désirait leur parler. Curt tourna le bouton.

Le visage d'un homme apparut sur le petit écran. Il avait l'expression de quelqu'un à qui on a passé le collet et qui ne sait pas comment s'en débarrasser.

- Ici les mines Lothar, dit-il. Identifiez-vous.

Newton s'exécuta et le visage de l'homme s'assombrit encore.

- Nous ne pouvons pas vraiment vous empêcher de vous poser, dit-il. Mais n'approchez pas trop des dômes – pas à moins de cent mètres. Il y a une barrière chargée. Nous sommes bien armés, ajouta-t-il.

L'écran devint noir. Curt secoua la tête.

- Ils ont tout prévu pour un conflit. Espérons qu'il n'ait pas encore commencé.

Enfin Curt fit atterrir la *Comète* sur le bord d'une vaste plaine blanche, à l'endroit où elle se heurtait au mur d'une montagne. Carey vit deux grandes coques sombres surgir non loin d'eux, n'arborant que leurs lumières d'amarrage. Bien au delà de cent mètres, noyé dans la roche brute des falaises de telle sorte qu'on ne distinguait que les remparts extérieurs, se trouvait une série de dômes d'acier et de béton.

Vers le nord en longeant la plaine, dans un secteur délimité par des balises avertissant les vaisseaux arrivants, se trouvaient d'autres dômes. Il y avait ici des crevasses et des gouges dans la roche stérile de Pluton, des épaves d'étranges machines et des structures de diverses sortes dont les usages échappaient à Carey.

Des lumières intermittentes brillaient mais rien ne bougeait. Les excavatrices et les transporteurs de minerai étaient immobiles, et aucun nuage de vapeur ne sortait des cheminées enfouies des raffineries.

- Ils sont bien arrêtés, dit Curt. Un véritable état de siège. Il regarda les autres. N'oubliez pas ce qu'a dit notre ami concernant la barrière.

Ils enfilèrent des combinaisons de protection – sauf Grag et Simon qui n'avaient pas besoin d'une telle protection. Curt avait tendu à Carey l'une des tenues.

- Vous avez fait tout le chemin, alors autant voir la fête, dit-il.

Puis ils sortirent dans la sombre nuit plutonienne en direction des vaisseaux. Il faisait extrêmement noir et plus froid que tout ce dont se souvenait Carey à l'exception de cet effleurement du libre espace d'une fraction de seconde.

Carey regardait le lointain et ridicule Soleil, submergé par le sentiment qu'il était bien sur le bord externe de l'univers.

Il était tellement absorbé par ses sensations qu'il fut pris complètement au dépourvu quand des hommes sortirent subitement des trous dans la glace et les encerclèrent.

Un rayon de lampe torche jaillit et frappa Curt en plein visage.

- Burke ? dit-il, et de derrière la lumière une voix grommela :

- Ok, du calme. C'est lui.

- Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Curt.

- Hé bien, dit Burke, nous avons capté votre appel mais nous voulions nous assurer que ce soit vous et non l'un des petits tours de Lowther.

- Ou, dit Curt, espériez-vous que ce soit peut-être Lowther en personne, tentant de passer derrière la barrière avant que vous ne puissiez l'identifier ? Il jeta un coup d'œil circulaire aux formes humaines qui étaient nombreuses et armées.

- Peut-être, dit Burke. Il promena le rayon sur les Futuremen et sur Carey. Qui est-ce ?

- Ce n'est pas Lowther non plus. Il s'appelle Carey et c'est un ami à moi.

Burke hocha brièvement la tête. Son attention revint sur Newton.

- Quelles sont les nouvelles ? Qu'est-ce qu'ils ont dit sur Terre ?

- Allons à votre vaisseau, dit Curt. Je vous raconterai là-bas.

Burke et les autres durent comprendre à sa façon de le dire quelle allait être la réponse. Mais ils firent demi-tour en silence et, à travers la glace, retournèrent dans leur vaisseau avec les Futuremen.

Les volets des hublots étaient fermés mais il y avait de la lumière à l'intérieur. Pour Carey il faisait très chaud après le froid spatial. Ils ôtèrent leurs lourds vêtements et passèrent à l'arrière dans la cabine principale, s'arrangeant de telle sorte que les officiers des deux vaisseaux puissent s'asseoir autour de la table cabossée et les équipages s'entasser où ils le pourraient dans le couloir pour écouter.

CAREY se dissimula dans un coin de la cabine. Il pouvait voir ces hommes à présent. Ils avaient des cicatrices sur leurs larges mains et des visages tannés comme du vieux cuir. Leurs uniformes étaient usés, leurs bottes râpées et ils portaient leurs casquettes crasseuses d'une certaine manière dont Carey avait le souvenir. Il vit le regard qu'ils avaient également – et de celui-ci il se souvenait aussi.

Burke se pencha au-dessus la table. Il avait un visage allongé qui était principalement d'os et de muscles comme le reste du corps et un air affamé du côté de la bouche.

- Bon, dit-il. Maintenant dites-nous.

Curt Newton leur raconta et pendant qu'il parlait, Carey observait les hommes. Le sentiment étrange qu'il les avait connus auparavant s'insinua en lui. Il avait servi avec eux dans les petits vaisseaux qui frayaient leur chemin le long des routes planétaires qui semblaient alors si longues et difficiles. C'était surprenant de voir ces hommes à nouveau, de savoir qu'ils vivaient toujours. Il aurait presque pu les appeler par leur nom mais leurs visages s'étaient un peu modifiés et il ne pouvait être sûr.

Burke parlait.

- S'ils ne font rien nous devons agir par nous-même. Et nous le ferons ! Je ne vais pas vendre notre vaisseau à ce pirate pour une cargaison de fuel.

Curt dit :

- La loi...

- Au diable la loi ! Quand elle commence à protéger les voleurs au lieu des honnêtes gens il est temps d'oublier la loi.

Il n'y avait aucune acclamation ou vive discussion. Seulement un profond murmure d'assentiment.

- Ecoutez, dit Curt. Vous ne pouvez pas enfoncer les dômes et prendre le fuel. Vous savez ce qu'ils vous ont préparé.

- Nous n'aurons pas à les enfoncer, dit Burke. Lowther est en route pour venir. Nous avons intercepté son message. Hé bien, il ne peut pas se poser derrière la barrière. Il n'y a pas de place.

Curt hocha la tête.

- La même chose que vous aviez prévue avec moi. Mettre la main sur Lowther...

- Et le tuer si nécessaire, finit Burke calmement. Mais, nous aurons notre fuel.

Pour la première fois Simon prit la parole.

- C'est un meurtre.

Burke haussa les épaules.

- Ils en auront du chemin à faire pour nous attraper. Il ajouta dans une soudaine colère, un meurtre vraiment ? Nous avons nos femmes et nos familles là-bas ! Ils ont besoin de médicaments, d'outils, de graines. Et s'ils meurent faute d'en avoir ? Est-ce que ce n'est pas un meurtre également ?

- Si vous tuez Lowther vous ne pourrez jamais revenir pour en avoir d'autre, dit Simon.

Curt s'était levé. Il allait parler. C'est alors que Carey entendit une voix clamant dans le communicateur, criant, Salle du radar ! Nous venons de capter le vaisseau de Lowther ! Il est toujours en approche mais il arrive !

Carey vit l'excitation féroce s'emparer des hommes. Il y eut un soudain cri de loup, un résonnement de bottes sur les ponts. Burke aboyait ses ordres. Les hommes dans les couloirs commencèrent à bouger.

Burke fit face à Curt Newton.

- Alors ?

- Retenez vos hommes, dit Curt.

Il y avait une tension en lui à présent. Il semblait à Carey qu'il écoutait quelque chose.

- Retenez-les !

Le visage de Burke se durcit.

- Je ne pourrais pas même si je le voulais. Il ajouta lentement et de façon significative, ils piétineront quiconque se mettra en travers de leur chemin.

Il se détourna alors de Newton et pendant un moment rien de plus ne fut dit ni fait. Ils écoutaient la voix du radariste annoncer la position du vaisseau de Lowther. La voix devint de plus en plus perplexe.

Les yeux-lentilles de Simon étaient rivés sur Curt Newton.

- Il est toujours en approche, dit le radariste. Il n'a pas encore entamé sa courbe et les voyants n'indiquent aucune propulsion.

Burke approcha sa bouche de la grille du haut-parleur.

- Communications, dit-il, captez-vous quelque chose du vaisseau de Lowther ?

La réponse revint,

- Non. La station de la compagnie appelle Lowther mais il ne répond pas. C'est comme s'il n'avait aucune énergie.

- Toujours aucune propulsion, disait le radariste. Je n'arrive pas à le croire. Il est bien au delà de son point d'arrivée et il s'écarte.

- Toujours aucun signal, signalèrent les Communications. Il ne répond pas.

- Il *s'écarte* – la voix du radariste atteignit un sommet d'excitation. Il a raté sa courbe d'atterrissage ! Il se dirige droit dans l'espace sans propulsion !

Pour une étrange raison Curt Newton sembla se détendre. Mais Burke et les autres officiers se regardaient les uns les autres avec la compréhension naissante et avec une joie qui était encore plus sauvage que leur colère.

- Il est à cours de fuel, dit Burke. Rien d'autre ne peut couper à la fois sa propulsion et ses communications. Il est à cours de fuel et se dirige droit vers les étoiles en chute libre et sans énergie.

Il commença à faire des allées et venues à courtes enjambées comme s'il ne pouvait pas supporter de rester en place. Ses mains griffaient l'air féroce.

- Nous n'aurons pas à le tuer. C'est fait sans poser le petit doigt sur lui. Et c'est mieux – bien mieux ! Il apprendra avant de mourir. Il apprendra ce que c'est qu'être au milieu des étoiles sans une goutte de fuel !

Curt Newton se tourna brusquement vers la porte.

Simon glissa devant lui.

- Curtis, dit-il, c'est ton œuvre.

- Sortez de mon chemin, Simon, dit Curt calmement. Je pars après lui.

Burke écoutait. Les autres aussi. Carey les vit se diriger vers Newton.

- Qu'est-ce que vous voulez dire – partir après lui ? s'écria Burke.

- Il y a d'autres hommes dans ce vaisseau hormis Lowther. Il n'y a aucune raison qu'ils meurent.

- Oh non, dit Burke doucement. Vous n'allez pas le ramener.

Carey les vit cerner Newton de près et il joua des coudes pour se tenir avec Otho auprès de l'homme roux.

- Ecoutez, dit Newton. Je me suis battu pour vous. Je suis encore en train de me battre pour vous. Allez-vous me faire confiance ou pas ?

Le regard de Burke vacilla devant le sien.

- Cela n'a aucun sens de le ramener.

- Laissez-le aller, dit Simon Wright lentement. Il a fait cela pour vous. Maintenant laissez-le finir.

AVEC hésitation, à contre-cœur, Burke fit un pas de côté et Curt Newton sortit du vaisseau avec Carey, Otho et Simon Wright.

Pas avant que la *Comète* ne se soit élevée de Pluton dans un jet de flammes, se jetant dans les vastes ténèbres où était parti le vaisseau en détresse de Lowther, Simon ne parla. Il demanda d'une voix sans timbre :

- Comment as-tu fais, Curtis ?

Newton haussa les épaules mais se garda de croiser son regard.

- Il y a un certain produit chimique, vous savez, dont une pincée peut anéantir tout un réservoir de fuel. Un anti-catalytique. Hé bien, cette nuit avant que nous ne quittions la Terre, je me suis glissé dans le vaisseau de Lowther et je m'en suis servi pour saboter ses réservoirs Six, Sept et Huit.

Il haussa de nouveau les épaules.

- Je savais que Un à Cinq l'amènerait vers Neptune. C'est alors qu'il serait à cours et ne pourrait plus tourner vers Pluton.

- Mais pourquoi ? demanda Carey perplexe. Pourquoi faire cela et ensuite le sauver ?

- Je devine pourquoi, dit Simon. Mais laisse-moi te dire, Curtis, que même si tu réussis c'était insensé. Une fois par le passé ton imprudence a fait de nous quatre des hors-la-loi. Cela pourrait se reproduire.

Rien ne fut ajouté jusqu'à ce que le pilotage habile de Curt Newton n'amène enfin la *Comète* le long du vaisseau noir et silencieux qui progressivement tombait vers l'infini. Les verrouillages d'urgence furent couplés à l'aide de grappins magnétiques. Curt et Otho étaient armés et Grag se tenait derrière eux tel un colosse de fer, gardant l'étroit passage.

Les verrouillages furent ouverts et Curt se retrouva devant Lowther. Regardant depuis le fond, Carey entra aperçut le visage de Lowther, déformé par la peur et la haine.

- J'aurais dû savoir que c'était vous, dit-il à Curt Newton. Notre fuel est à sec par votre faute. Comment vous avez fait je l'ignore mais...

- Vous ne pouvez pas le prouver, dit Newton. Il s'adressa aux hommes amassés derrière Lowther. Du calme, leur dit-il. Vous n'êtes pas en danger.

Une lueur d'espoir s'insinua dans les yeux de Lowther.

- Vous allez nous ramener ?

- Hé bien, dit Newton, je ne peux pas vous remorquer car mes grappins de poupe ne fonctionnent pas. Et mon vaisseau est petit. Je pourrais embarquer vos officiers et l'équipage mais je regrette, il n'y aura pas de place pour vous.

Lowther y pensait. Carey pouvait le voir sur son visage – la visualisation de son

vaisseau plongeant encore et encore dans les grandes profondeurs avec lui tout seul à l'intérieur.

- Vous ne pourriez pas faire ça, murmura-t-il.

- Je n'aurais pas le choix, dit Newton.

Carey vit le visage de Lowther blêmir et se décomposer jusqu'à en être à peine humain. Puis Newton déclara :

- Cependant, je pourrais vous vendre du fuel pour rentrer sur Pluton.

Perspicaces et perçants malgré la terreur, les yeux de Lowther le fixèrent.

- Nous y voilà, marmonna-t-il. D'accord, quel est le prix ?

- Comme vous le savez, dit Curt, le fuel est très élevé de nos jours. Mais je ne suis pas là pour le profit. Vous transférez tous les droits de *toutes* vos mines et raffineries sur Pluton à une fondation gouvernementale pour servir les voyages et l'exploration interstellaire et je vous laisserai avoir un réservoir plein.

Quelque chose qui ressemblait à un sourire effleura la bouche de Lowther. Il le réprima immédiatement, commençant à protester et menacer, mais Curt secoua la tête.

- Oh non, dit-il. Il n'y aura aucune rupture de contrat plus tard quand vous serez en sûreté sur Pluton. Vous allez faire des aveux complets sur vos activités et la prise de contrôle des cinq autres compagnies. Ils seront gardés dans un endroit sûr. Et juste pour être deux fois plus sûr...

Il désigna un petit homme aux joues flasques derrière l'épaule de Lowther – un homme que Carey reconnut car il était dans le groupe avec Lowther l'autre fois sur Terre.

- ...pour être deux fois plus sûr, disait Curt, vous allez dans une autre cabine et écrivez des aveux séparés. En tant que secrétaire de Lowther vous connaissez chaque aspect de cette affaire parce que vous l'avez aidé. Et si les deux déclarations ne coïncident pas je saurai que quelqu'un ment – et ce sera pour deux personnes qu'il n'y aura pas de place dans mon vaisseau.

Il se tourna de nouveau vers Lowther et attendit. A trois reprises différentes Carey

vit Lowther commencer à parler, et abandonner. Enfin il fit un geste de défaite et Curt lui fit signe d'entrer dans la *Comète*. Le secrétaire gémit une fois et disparut.

Moins d'une heure plus tard, Curt Newton avait les papiers signés et irrévocables, et Lowther avait son fuel.

* * * * *

Le temps avait passé. Les deux grands vaisseaux sur la plaine blanche de Pluton s'apprêtaient à décoller. La roche et la glace tremblaient sous le bourdonnement grave des grands générateurs passant les test. Les hommes s'affairaient fébrilement sur les passerelles.

Carey se hâta à travers la glace là où les Futurèmes observaient. Et tandis qu'il courait il se sentait bouillonnant et pleinement vivant pour la première fois depuis son étrange réveil.

- Je vais avec eux ! cria-t-il. J'ai parlé à Burke. Il m'a engagé et je vais avec eux – dans les étoiles !

Otho se mit à rire et dit à Newton :

- Tu avais raison à son sujet.

Soudain Carey comprit.

- C'est la raison pour laquelle vous m'avez amené ici avec vous, dit-il.

L'homme roux hocha la tête.

- Je savais que seulement au bord, à la frontière, vous trouveriez à nouveau vos semblables.

Newton marqua une pause et ajouta :

- Vous n'êtes pas le seul, Carey. J'ai vu cela arriver je ne sais combien de fois à des spatonautes à ma propre époque. Ils partent jeunes et impatients, rêvant et parlant du jour où ils reviendront sur Terre avec richesse et gloire et vivront là heureux le reste de leur vie. Et quand ils rentrent ils découvrent qu'ils ne peuvent pas, ils découvrent qu'ils ne seront plus jamais Terriens.

- Plus jamais Terriens, répéta Carey d'un air songeur. Tiens, oui. C'était cela, bien sûr. Ce n'était pas la Terre qui avait tant changé. C'était moi.

De loin, amplifiée par un haut-parleur,
tonnait la voix de Burke.
- C'est l'heure du départ, les gars !

Et Carey, glissant et courant, retourna à
travers la plaine gelée vers les vaisseaux et
les étoiles qui attendaient.